

L'envoyé tunisien n'en fut pas moins reçu avec un cérémonial public. Après avoir été admis chez le ministre des affaires étrangères, il eut une audience du roi quelques jours après, et ensuite il fut présenté à Son Altesse Royale.

Son maître l'avait chargé d'une lettre de créance, et des présents envoyés de sa part pour le roi avaient été débarqués à Marseille, d'où ils furent envoyés à Paris.

Cette démarche du pacha de Tunis n'a pas empêché qu'il n'ait donné des sujets de mécontentement à la France, puisque, comme nous l'avons vu, il a fallu qu'on le menaçât il n'y a pas long-temps, si ses sujets continuaient d'exercer des vexations envers les peuples d'Italie, et surtout leurs pirateries. Au reste ce n'est pas de notre temps seulement qu'on a vu ces barbares envoyer des ambassades et faire des promesses qu'ils n'ont point tenues; pareille chose est arrivée sous Louis XIV, ce monarque si puissant et si fier : heureuse aujourd'hui la France si quelque arrangement avec ces gens-là pouvait ouvrir de nouveaux débouchés au commerce français dans la Méditerranée.

LIVRE V.

ALGER.

La république d'Alger est bornée au levant par le royaume de Tunis, au couchant par l'empire de Maroc, au midi par le Sahara, au nord par la Méditerranée. Cette étendue peut être sur les côtes de quatre cent soixante milles. Il n'y a que ceux qui lui accordent l'empire si incertain et si disputé du désert qui puissent lui donner au-delà de quarante à soixante milles de largeur. C'est très-vraisemblablement tout ce qui formait autrefois la Numidie.

Derrière cette région, et au pied méridional de l'Atlas, erraient les Gétules, qu'on croyait originaires de l'Arabie. Ils étaient partagés en tribus indépendantes les unes des autres, mais unies par les mêmes habitudes, le même idiome, les mêmes intérêts. Annibal conduisit un assez grand nombre de ces sauvages en Italie, où ils périrent presque tous. L'histoire ne dit pas s'ils furent subjugués par Massinissa, qui étendit si loin ses conquêtes en Afrique. Salluste nous apprend seulement que Jugurtha, petit-fils de

ce prince, les forma aux manœuvres militaires pour s'en servir contre les Romains. La ruine de l'audacieux instituteur entraîna la leur, et le vainqueur les mit sous la domination de Juba le jeune. Le chagrin de se voir assujettis à un maître qui n'était pas de leur choix, les décida à massacrer tous les Romains fixés sur leur territoire. Cornélius Cossus, chargé de punir cet attentat, remporta sur les Gétules une victoire si complète qu'ils furent forcés de se soumettre à toutes les conditions qu'il trouva bon de leur dicter. On ignore par quel moyen ils réussirent à sortir de cet état d'humiliation; mais il est prouvé qu'au temps de Pline l'ancien ils avaient d'assez grands établissemens dans les deux Mauritanies.

Entre le mont Atlas et la Méditerranée était la Numidie. Les Massiliens et les Massésiliens se la partageaient. Les premiers occupaient l'est, et les seconds l'ouest de cette vaste contrée. L'origine des deux peuples paraissait la même. On les croyait sortis de l'Orient. Nul historien ne nous a dit quelles furent leurs institutions primitives. La puissance de leurs souverains était illimitée lorsqu'on commença à parler d'eux.

Les Carthaginois s'établirent sur les rivages de la mer, et y fixèrent leur gouvernement; mais l'intérieur de la contrée conserva son indépendance. Jamais les habitans ne servirent la

république que comme mercenaires ou comme auxiliaires, et n'entrèrent en campagne qu'en vertu d'un engagement contracté avec elle par leurs souverains.

Autant qu'on en peut juger, les Numides adoraient le soleil et la lune. Une religion qui avait précédé le culte des images déposait en faveur de leur antiquité. Il est vraisemblable que ceux d'entre eux qui obéissaient à Carthage en encensaient les dieux, tous grecs et tous phéniciens.

Entre les Numides, les uns étaient errans, et les autres sédentaires. Ceux qui n'avaient point de demeure fixe campaient en nombre sous des tentes, et se portaient partout où ils pouvaient espérer des subsistances. Les derniers occupaient des cabanes sur les hauteurs, et y pratiquaient quelque agriculture.

Tous se nourrissaient de grains, de fruits, de légumes. Rarement ils mangeaient de la viande, très-rarement ils buvaient du vin. Cette sobriété les faisait, dit-on, vivre très-long-temps, et vivre sans infirmités.

Ces peuples montaient à cheval sans selle, sans bride, et sans aucun autre harnais, et devaient même, dans les batailles les plus décisives, maîtriser le superbe animal, qui combattait avec eux et pour eux avec, le seul secours d'une baguette. Ce désavantage n'empêchait pas que leur cavalerie ne fût la meilleure du monde.

Avant et après une action, quelles que fussent les circonstances, tout militaire était en droit de quitter le camp sans que sa conduite fût désapprouvée.

C'était le plus âgé des frères du roi, et non son fils aîné, qui lui succédait. Tite-Live nous l'a appris, et son témoignage est confirmé.

Les Numides et les Carthaginois vécurent long-temps en paix. Agathocle fut le premier qui rompit cette heureuse harmonie. Cet ambitieux, qui de simple citoyen de Syracuse s'y était élevé à la souveraine puissance, jugea que son trône serait mal affermi tant que Carthage resterait en possession d'une partie de la Sicile. Pour forcer cette république à abandonner ses conquêtes, il passa inopinément en Afrique. La prise d'Utique, de Tunis, d'autres places fortes, le gain de plusieurs batailles importantes, lui donnèrent des alliés, les Numides en particulier. Des événemens que la prudence humaine n'avait sans doute pu prévoir, réduisirent à rien de si grands succès, et les amis que la fortune avait procurés disparurent avec elle.

Avant ce sujet de discorde, les Numides avaient formé en Sicile, en Espagne, même en Afrique, toute la cavalerie de Carthage. Ils continuèrent ce service à des conditions plus ou moins avantageuses. Les Romains, qui dans la première guerre avaient appris à estimer ces troupes, voulurent en avoir depuis dans leurs

armées. Les deux princes qui partageaient alors la contrée se rangèrent sous les drapeaux de l'une ou de l'autre république, selon leur inclination ou leurs intérêts. Celui qui s'était attaché à la cause qui à la fin se trouva triomphante, vit ses possessions s'étendre aux dépens du voisin et du rival qui avait été moins heureux dans ses liaisons.

La destruction de Carthage fit tomber au pouvoir des Romains toute l'Afrique proprement dite, et, dans les autres parties de la Barbarie, les places plus ou moins fortes élevées sur les rivages de la mer. Quels que fussent les motifs de ces ambitieux conquérans, ils n'envahirent pas alors les terres intérieures, et partagèrent en particulier aux trois enfans de Massinissa celles que leur père s'était appropriées, ou dont il avait hérité dans la Numidie. Le neveu de ces princes, Jugurtha, ne laissa pas subsister cet arrangement, quoique fait par Scipion Émilien. Il fit périr ses oncles, et s'empara de leurs possessions.

Rome n'était pas accoutumée à voir traiter ainsi ses protégés. Son orgueil s'indigna de tant d'audace. L'or de l'insolent usurpateur le justifia deux fois de tous ses crimes. De nouveaux forfaits déterminèrent le sénat à faire passer en Afrique des légions nombreuses. Leurs conducteurs se laissèrent enchaîner par les trésors de Jugurtha, ou vaincre par la supériorité

de ses talens. Métellus fut substitué à ces généraux corrompus, ignorans, ou lâches. La guerre ne tarda pas à changer de face. Le fier Numide, jusqu'alors si redoutable, vit ses armées battues, ses plus braves soldats tués ou faits prisonniers, ses meilleures citadelles forcées, ses villes les plus opulentes pillées et réduites en cendre, tout son pays entièrement dévasté. Lui-même il fut réduit à se réfugier dans la Gétulie. Avec les nouvelles troupes que ce pays sauvage voulut et put lui fournir, il se jeta dans les bras du roi de Mauritanie Bochas, dont il avait épousé la fille.

Les deux monarques, ayant réuni près de cent mille hommes, fondirent inopinément sur Marcus, qui venait de remplacer Métellus, et qui était occupé à assigner des quartiers d'hiver à ses légions. Le premier choc fut très-avantageux pour les barbares; mais le nouveau général, quoique surpris, parvint avant la fin de l'action à leur arracher la victoire. Lui-même il les attaqua quelques jours après, et détruisit complètement leurs forces. Pour éviter une ruine qui lui paraissait inévitable, le beau-père livra aux Romains son gendre. Cette trahison lui mérita le don de la partie occidentale de la Numidie qui joignait ses états. La partie orientale fut incorporée à l'Afrique proprement dite, déjà érigée en province romaine. L'on rendit aux descendans de Massinissa le pays du centre.

Cet ordre de choses existait encore à l'époque de la bataille de Pharsale. Les restes du parti de Pompée se réfugièrent en Afrique après une journée à jamais mémorable; la Numidie tendit des bras secourables à tant d'illustres malheureux. César les poursuivit dans ce dernier asile avec la célérité qui lui était propre, ne leur donna pas un moment de relâche, remporta sur eux plusieurs avantages opiniâtrément disputés, finit par les détruire, et par faire une province romaine de la Numidie entière.

Cette grande partie de l'Afrique septentrionale fut réduite comme les autres à gémir successivement sous la tyrannie des Romains, des Vandales, des Grecs, des Arabes. Des circonstances heureuses permirent à la fin qu'Alger, Tunis, Bugie, Trémecen s'érigeassent en principautés indépendantes des derniers conquérans. Toutes les quatre existaient encore lorsqu'au commencement du seizième siècle les frères Barberousse les réunirent dans leurs mains, et sous la protection de la Porte, et avec son secours, formèrent de ces membres épars un ensemble qui donna de l'inquiétude à l'Europe. C'étaient moins les forces du nouvel empire qui causaient de l'effroi que l'usage qu'on commençait d'en faire pour intercepter les vaisseaux des peuples navigateurs.

L'Espagne fut et dut être la plus alarmée. Dès 1505 elle avait conquis à grands frais Oran

à Porto-Venere, dans l'état de Gênes. Ce ne fut qu'après avoir essuyé une tempête effroyable qu'il aborda en Sardaigne, où était le rendez-vous général. Depuis cette île jusqu'en Afrique la navigation ne fut ni moins longue ni moins périlleuse que celle qu'il venait de faire. La mer toujours furieuse ne permit pas alors un débarquement. Il y eut enfin un moment de calme : on en profita pour prendre terre à douze milles d'Alger, dont on s'approcha sans délai.

Khair-Eddin ou Cheredin, devenu amiral du grand-seigneur, n'était pas alors dans la place. La défense en avait été confiée à Hassan-Aga, vieux corsaire aussi actif, aussi ferme, aussi courageux, aussi intelligent que son maître. Quoiqu'il n'eût avec lui que huit cents Turcs et quatre ou cinq mille Maures mal aguerris, il rejeta fièrement la proposition qu'on lui fit de se rendre. Il ne désespérait pas de repousser l'assaillant. Un secours n'était pas impossible ; d'heureux hasards pouvaient venir à son aide ; à tout événement il était sûr d'une mort glorieuse.

L'héroïsme calcule quelquefois mieux que la prudence. L'armée impériale n'avait pas commencé le siège lorsque les cieux se couvrirent d'une obscurité profonde, un peu après le milieu du jour. Des torrens de pluie, poussés par des vents impétueux, tombèrent vers le soir. Le mauvais temps dura ou redoubla toute la nuit. Comme les tentes n'étaient pas encore arrivées, l'officier

et le soldat furent également exposés à toute la fureur de l'orage. Le camp, placé dans un terrain bas, était généralement inondé. On s'y enfonçait profondément dans la boue ; il fallait le secours des lances pour se soutenir, et souvent il ne suffisait pas. Hassan était trop habile pour négliger une occasion inespérée que la fortune lui offrait. Aussitôt que l'aurore lui permit de distinguer les objets, il fondit avec la plus grande impétuosité, et pourtant avec le plus grand ordre, sur les postes des assaillans les plus avancés, les culbuta, fit encore reculer les corps qui voulurent les soutenir, et ne rentra dans la ville, après avoir fait un carnage horrible, que lorsqu'il vit toute l'armée en mouvement pour lui couper la retraite.

La position où se trouvaient les Impériaux sur le continent devait leur causer des frayeurs mortelles. Ils se regardèrent comme perdus lorsqu'au point du jour ils virent l'état de leur flotte. Déjà quinze vaisseaux de guerre et cent soixante bâtimens de transport avaient péri avec leurs équipages : ce qui restait luttait avec désavantage contre la tempête. On recouvra quelque espérance lorsque sur le soir les flots se calmèrent un peu ; mais ils reprirent toute leur violence durant les ténèbres. Ce ne fut que le matin qu'on put être instruit que l'amiral avait échappé aux plus grands périls qu'il eût jamais courus, et qu'il lui restait assez de provisions et de na-

vires pour nourrir et pour ramener l'armée. Le cap Matifou, où l'on avait d'abord abordé, était devenu son asile, et il y attendait Charles comme au seul où il fût possible de se rembarquer.

On se mit en marche pour s'y rendre. L'avant et l'arrière-garde furent composées de ce qui avait le plus de force et le plus de courage : au centre étaient les blessés et les malades. Durant quatre jours il fallut lutter contre l'ennemi, contre la famine, contre les torrens. D'énormes pertes furent faites; mais enfin le plus grand nombre des malheureuses victimes de l'ambition et de l'opiniâtreté du monarque arrivèrent aux navires, ne manquèrent plus de subsistances, et trouvèrent des pilotes expérimentés qui les ramenèrent aux lieux d'où ils étaient partis.

Par esprit de vengeance ou de politique, et très-vraisemblablement par ces deux motifs, l'Espagne reprit en 1601 le projet de détruire Alger. La flottille destinée pour cette expédition entra dans la baie le 5 août. Un vent très-rare dans cette saison la repoussa en pleine mer, et l'y retint assez long-temps pour lui faire consommer ses vivres. Selon toute apparence ce fut un bonheur pour la cour de Madrid. Ses vaisseaux étaient mal équipés, et il y avait trop peu de troupes de débarquement. D'un autre côté jamais la place n'avait été dans un si bon état de défense, et n'avait eu une garnison aussi aguerrie. Ou toutes les probabilités sont fausses,

ou les assaillans auraient perdu leurs forces et le peu qui leur restait alors de réputation militaire. Les Maures établis dans les provinces d'Andalousie, de Murcie, de Grenade, de Valence et d'autres encore, témoignèrent trop ouvertement la joie que leur causait cet événement; on a pensé avec raison que ces démonstrations déplacées avaient contribué huit ou neuf ans après à leur expulsion totale du royaume.

La plupart de ces bannis se réfugièrent à Alger, et y arrivèrent à l'époque d'une révolution très-importante. Depuis que le pays avait été assujéti à la Porte, il avait été gouverné par des pachas envoyés de Constantinople. Comme le temps de leur administration ne devait pas être de longue durée, ces vice-rois arrivaient toujours avec le plan arrêté d'élever rapidement l'édifice de leur fortune, de remplir les engagements qu'ils avaient contractés avec les auteurs de leur élévation, de se mettre en état d'acheter de nouveaux protecteurs. Pour accumuler en un temps si limité tant de trésors, il fallait oublier toute amélioration, laisser tomber en ruines les établissemens publics, opprimer les peuples, réduire à rien la milice, exposer l'état à des troubles intérieurs et à une invasion étrangère.

Ces désordres, respectueusement mais fortement exposés par des députés intelligens et fermes, firent impression. On autorisa les soldats turcs fixés à Alger à élire un chef qui, sous

le nom de dey et avec le secours d'un conseil , ferait percevoir les contributions , emploierait ces tributs de la manière la plus utile au bien général , et déchargerait l'empire ottoman des dépenses que jusqu'alors il avait été obligé de faire. La nouvelle république , si l'on peut l'appeler ainsi , promit de son côté de ne jamais s'écarter du respect , de la soumission dus à son souverain , et d'employer sans relâche tout ce qu'elle aurait de forces pour maintenir ou pour étendre la gloire du croissant. On s'engagea même à recevoir constamment un pacha , et à lui continuer les honneurs et les émolumens dont il avait dû jouir , mais à condition qu'il ne pourrait assister qu'aux assemblées générales , et qu'il n'y aurait point de voix , à moins qu'on ne lui demandât son opinion. Par ces divers arrangemens , l'autorité publique tout entière fut concentrée dans le dey et le divan.

Alger comptait déjà beaucoup de gens de mer parmi les Maures espagnols , qui naguère étaient venus lui demander un asile. Le nouvel ordre de choses lui procura un assez grand nombre des meilleurs matelots de la chrétienté. Le gouvernement jugea qu'avec d'aussi puissans moyens il ne devait plus se borner à des galères , à des galiotes , à d'autres faibles bâtimens qui ne pouvaient pas croiser durant l'hiver , ni même long-temps dans les saisons les plus favorables. On construisit des navires de

deux cents à cinq cents tonneaux , qui étaient alors d'une force remarquable. Dès 1616 quarante de ces vaisseaux , tous bien construits , bien équipés , bien commandés , infestaient l'Océan et la Méditerranée. C'était peut-être à cette époque la marine la plus redoutable du globe.

Il fallait la maintenir dans cet état brillant. Le butin qu'offraient l'Italie , l'Espagne , le Portugal , les autres nations qu'on était dans l'habitude de dépouiller , ne suffisait pas pour cette dépense. Ce fut une espèce de nécessité de prendre sur les Hollandais , sur les Anglais et sur les Français de quoi remplir ce vide. Leurs navigateurs jusqu'alors si respectés eurent le sort des autres.

Inutilement les ambassadeurs des trois puissances réclamèrent à la Porte la sûreté de leur pavillon , garantie par les traités les plus solennels. Ou le grand-seigneur n'avait pas conservé une autorité suffisante pour maintenir ses engagements , ou il voyait avec complaisance les humiliations de tout ce que l'Europe chrétienne avait de plus grand.

Accoutumée depuis deux siècles à des préférences marquées dans toute la domination ottomane , la France se montra la première offensée de ces déprédations. En 1617 elle arma cinquante galères ou vaisseaux pour faire repentir les Algériens de leur insolence. Beaulieu , qui commandait la flotte , coula un corsaire à fond ;